Zeitschrift: Zeitschrift für schweizerische Kirchengeschichte = Revue d'histoire ecclésiastique suisse

Herausgeber: Vereinigung für Schweizerische Kirchengeschichte

Band: 28 (1934)

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REZENSIONEN. — COMPTES RENDUS.

H. Denzinger et J. B. Umberg, S. J. Enchiridion Symbolorum, Definitionum et Declarationum de rebus fidei et morum. Editio 18-20. In 8° (XXXII-658 et [72] pp.) Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1932 ; 5.40 M. ; reliure toile 6.70 M.

M. J. Rouët de Journel, S. J. Enchiridion patristicum. Loci SS. Patrum, Doctorum, Scriptorum ecclesiasticorum. Editio 8-9 (XXVIII-804 pp.) ; 6.60 M. et 8 M.

M. J. Rouët de Journel, S. J. et J. Dutilleul, S. J. Enchiridion asceticum. Loci Patrum et Scriptorum ecclesiasticorum ad ascesim spectantes (XXXVI-666 pp). 1930 ; 8 M. et 9.40 M.

C. Kirch, S. J. Enchiridion Fontium Historiae ecclesiasticae antiquae. Editio quarta, aucta et emendata (XXXII-644 pp.). 1923 ; 8 M. et 9.40 M.

Des différents *Enchiridia* publiés par la maison Herder, l'aîné, celui de Denzinger continue à être le plus demandé, puisque le voici arrivé à sa 18me-20me édition (cf. t. XXII de cette revue, p. 313). Une douzaine de textes ont été allongés, une quarantaine supprimés et 110 par contre ajoutés, dont 72 récents, empruntés principalement aux dernières encycliques de S. S. Pie XI *(Divini illius magisterii* de 1929, *Casti connubii* de 1930 et *Quadragesimo anno* de 1931). Les 28 pages de l'appendice ont disparu, leur contenu ayant été inséré maintenant à la place exigée par la chronologie. L'ancienne numérotation a néanmoins été conservée, les textes nouvellement intercalés dans le cours de l'ouvrage portant une lettre à la suite de leur numéro, de telle sorte que ceux-ci se suivent avec parfois une lacune, mais surtout avec des dédoublements. L'index systématique a été remanié et augmenté : au lieu que, jusqu'ici, entre le chapitre *De virtutibus* et celui des Sacrements, on avait placé, sous le titre *Religio et cultus*, différentes questions de morale, concernant le seul premier commandement, les huit préceptes du Décalogue ont maintenant chacun leur rubrique, et deux autres paragraphes ont été ajoutés, au chapitre XIII, sur la Perfection chrétienne. Il n'y en a point, par contre, pour les commandements de l'Eglise, les textes concernant le jeûne ayant été placés, assez arbitrairement, dans le 4me commandement de Dieu. On a supprimé, comme étant de peu d'utilité, les chiffres placés en marge, entre parenthèses, qui renvoyaient à la numérotation des premières éditions ; par contre, des références nouvelles ont été ajoutées, signalant, en particulier, les décisions des *Acta Sanctae Sedis*, et l'on a employé des caractères plus petits pour les textes de nature plutôt historique : ceux qui ont trait, par exemple, à la description ou à la condamnation d'une erreur doctrinale. Comme on le voit, alors que, depuis 1911 (2me édition), l'Enchiridion de Denzinger-Bannwart, en plus de la mise à jour, avait simplement été enrichi de quel-

ques textes placés en appendice, cette nouvelle édition est une véritable refonte de l'ouvrage, réalisée par le P. Umberg, qui, depuis de nombreuses années, s'en occupe, puisque non seulement il a succédé au P. Bannwart, mais qu'il avait déjà été son collaborateur, lors du premier remaniement du volume de Denzinger.

De l'*Enchiridion patristicum* du P. Rouët de Journel, il a déjà été parlé ici à plus d'une reprise (*Revue* t. VI, p. 236, lors de la 1re édition, t. XI, p. 80 au sujet de la 2me ; t. XXVI, p. 240, à propos de la 6me et 7me). La 8me-9me édition n'apporte que très peu de changements à la précédente : un texte du pseudo-Denys a été corrigé ; dans le fameux passage de saint Irénée Adv. Haer. III, 3, 2, après les mots *ab his qui sunt undique*, on a ajouté, entre parenthèses, la correction proposée, avec beaucoup de vraisemblance, par Dom Morin : *qui praesunt ecclesiis*. Dans deux pages de supplément, on donne, entre autres, quelques variantes de l'Apologétique de Tertullien d'après l'édition de Waltzing et quelques corrections de l'*Ancoratus* de saint Epiphane d'après le Corpus de Berlin. Il faudra enlever à saint Basile, pour la restituer, avec beaucoup de probabilité, à Evagre le Pontique, la fameuse lettre 8 : à part, en effet, les *Analecta Bollandiana*, qui ne se déclarèrent pas entièrement convaincus, les critiques ont été unanimes à souscrire à la thèse de Melcher (1923).

Le même P. Rouët de Journel, avec la collaboration de plusieurs confrères, mais spécialement du P. Dutilleul, a enrichi la collection d'un *Enchiridion asceticum*, comprenant, depuis les origines jusqu'à saint Jean Damascène, les textes les plus caractéristiques, en matière de doctrine ascétique et mystique. M. Hugo Koch, dans ses *Quellen zur Geschichte der Askese und des Mönchtums in der alten Kirche*, dont nous avons rendu compte l'an dernier (t. XXVII, p. 160) s'arrête à saint Benoît, mais, conformément au titre de son livre, fait aussi la part de l'histoire de l'ascétisme, en publiant en particulier des règles ou des constitutions monastiques. Ici, par contre, c'est de doctrine exclusivement que l'on s'occupe. L'ordonnance du volume est la même que pour les autres ouvrages de la collection. On a simplement ajouté en deux mots, en caractères italiques, en tête de chaque paragraphe, son contenu essentiel. Le livre se termine par deux tables : un index systématique, groupant par matière les textes cités, et l'autre, alphabétique, signalant tout à la fois les noms des auteurs, les titres de leurs ouvrages dont le présent volume donne des extraits et la matière à laquelle ces passages se rapportent. On a, moins que dans l'*Enchiridion patristicum*, utilisé les éditions critiques récentes autres que le Corpus de Berlin ou celui de Vienne. Ainsi, pour Tertullien, on cite Migne pour les livres que n'a pas édités encore le CSEL. La raison en est vraisemblablement que l'on a été moins préoccupé de citer le texte critique le meilleur, que celui qui serait le plus accessible à qui voudrait connaître le passage tout entier. Dans l'*Enchiridion patristicum*, la *secunda Clementis* figure sous le titre : *(?) S. Clemens romanus, Epistula ad Corinthios II, circa 150*, suscription à tout le moins bizarre, pour ne pas dire contradictoire, mais qui indique du moins suffisamment que la lettre n'est pas du pape

saint Clément dont on a, plus haut, presque en tête du volume, donné des extraits de la lettre aux Corinthiens. Ici au contraire, le traité figure, sans la moindre restriction, comme deuxième épître aux Corinthiens du pape saint Clément. De même, le *De Virginitate* publié sous le nom de saint Athanase, lui est attribué sans hésitation, tandis que, dans l'*Enchiridion patristicum* une note formule une réserve. Inversement, le *De Virginitate* dit de saint Basile est, conformément à la thèse du P. Cavallera, restitué à Basile d'Ancyre, attribution qui n'est pas indiscutable.

L'*Enchiridion fontium historiae ecclesiasticae antiquae* du P. Kirch est naturellement celui qui, par le contenu, doit nous intéresser le plus. Aussi, bien que la dernière édition parue, la 4me, qui nous a été adressée en même temps que les autres volumes analysés ci-dessus, remonte à 1923, nous tenons à la signaler à nos lecteurs, spécialement aux professeurs et élèves de facultés de théologie, pour lesquels ce recueil représente non seulement un précieux répertoire, mais surtout un manuel idéal pour des travaux de séminaire. Une première édition avait paru en 1910 (cf. *Revue*, t. VI, p. 158) ; une deuxième et troisième, dans laquelle une centaine de numéros avaient été ajoutés et d'autres complétés, sortit de presse en 1914. La 4me s'est enrichie à son tour d'une cinquantaine de textes insérés au cours du volume, mais sans qu'ait été modifiée la numérotation de l'édition précédente. On a, par contre, supprimé, comme faisant double emploi avec l'index alphabétique, les chiffres de la marge intérieure qui renvoyaient à des textes de contenu analogue. Chaque numéro porte un titre indiquant l'essentiel de ce qu'on y trouvera, ce qui oblige parfois à citer à deux endroits différents, dans les pages consacrées à un auteur, un même ouvrage.

Dans son enchiridion, le premier qui ait paru après celui de Denzinger, Kirch avait toute latitude de choisir librement parmi les textes rentrant de près ou de loin dans l'histoire ecclésiastique. C'est ainsi qu'il en avait accueilli concernant la liturgie, la hiérarchie, les sacrements, la morale ou la discipline. Son recueil, en d'autres termes, ainsi qu'il le déclarait dans la préface de la première édition, devenait une sorte de chrestomathie patristique. C'est naturellement à l'*Enchiridion patristicum* qu'est dévolue maintenant la tâche de présenter les textes se rapportant à la théologie historique, et rien n'empêche que d'autres volumes ne paraissent encore dans la suite : après l'*enchiridion asceticum*, un ouvrage consacré à la morale, un autre encore à la liturgie, etc. C'est dans ce dernier que seraient à leur place des passages tels que les chapitres 65 et 67 de la première Apologie de saint Justin, donnés in extenso dans Kirch, mais d'une manière beaucoup trop incomplète dans Rouët de Journel ; de même les extraits des catéchèses de saint Cyrille de Jérusalem, qui figurent pour l'instant dans les deux ; la *Traditio apostolica* d'Hippolyte, dont ni l'un ni l'autre, par contre, ne donnent une seule ligne. Parce que la collection a été lancée avant que le plan d'ensemble ne fût fixé, et que, peu à peu seulement, le succès des premiers volumes en a fait naître de nouveaux, la délimitation n'est pas nettement établie entre les différents recueils. Kirch avait déjà emprunté quelques numéros à Denzinger. Le P. Rouët de Journel l'a fait sur une

beaucoup plus large échelle vis-à-vis de l'enchiridion d'histoire ecclésiastique. Nombre de textes sont publiés à double. C'est le cas surtout pour les premiers siècles : la Didache, saint Clément, saint Ignace, saint Irénée, Tertullien, Origène, saint Cyprien tout particulièrement, alors que pour ce dernier, au sujet du baptême des hérétiques, on aurait pu, au lieu de se répéter, citer des passages hautement significatifs, tels que le discours d'ouverture du concile de septembre 256, ou de plus larges extraits de la lettre de Firmilien de Césarée. Certains textes reproduits dans Rouët de Journel devraient se trouver dans Kirch : ainsi les Nos 25, 753, 1353, tous ceux qui ont trait à la venue de saint Pierre à Rome ou à la liste de ses premiers successeurs. L'*Enchiridion patristicum* est préoccupé de donner le plus de textes possible, quitte à réduire la citation au minimum. Dans Kirch, au contraire, le passage est plus souvent reproduit in extenso, et c'est précisément, nous semble-t-il, l'avantage de ces collections de mettre le contexte sous les yeux du lecteur, ce qu'un manuel de théologie ne peut évidemment pas faire. Certains chapitres des œuvres des Pères, certaines lettres, par exemple, se trouvent disséminées par lambeaux entre les trois enchiridia. Nous préférerions les trouver en entier dans un seul, les autres se contentant, au besoin, d'y renvoyer. C'est inviter les étudiants en théologie à se procurer la collection au complet, mais ils n'auraient certainement pas à s'en repentir, car ils y trouveront, pour la prédication, pour des conférences ou des cercles d'études, pour l'examen de questions controversées, une mine abondante de textes empruntés aux éditions les plus récentes. Ajoutons, en terminant, que la présentation typographique de ces divers recueils est excellente. Grâce au choix d'un papier plus mince, l'épaisseur des volumes, malgré l'augmentation des matières, loin de s'accroître, a au contraire diminué (il y aura toutefois un progrès à réaliser encore pour l'*enchiridion asceticum)* et enfin, ce qui est particulièrement appréciable, leur prix a été assez notablement abaissé au cours de ces dernières années.

L. Wæber.

Das Pfarr-Archiv von W. Schnyder. Die Pfarr-Chronik von P. Diebolder. Praktische Anleitungen. 43 S. Geb. Fr. 1,50. Erw. Sonderausg. aus der « Schweiz. Kirchenzeitung » 1933. Verlag Räber u. Co., Luzern.

Ein kleines, sehr nützliches Büchlein, das sich vorab an die Pfarrer wendet. W. Schnyder gibt eine knappe Einführung in Bedeutung und Charakter eines Pfarr-Archivs, umschreibt die verschiedenen in Betracht fallenden Quellenarten und erörtert auch seine vortreffliche praktische Anleitung zur Ordnung eines Pfarr-Archivs, unter Beigabe eines geeigneten Ordnungsplanes. Endlich verweist Schnyder auf die Verwaltungs- und Benutzungsvorschriften, wobei er die Bestimmungen der Synodalstatuten der Diözese St. Gallen von 1932 heranzieht. Kurz und klar wird alles geboten, was in praktischer Hinsicht zu wissen notwendig ist. Es muss auch hier gesagt sein, daß leider noch viele Pfarr-Archive sich in einem bedauerlichen Zustand befinden. Umso dankbarer darf man Kan. Schnyder,

der sich selbst sehr um die Ordnung der Archive bemüht, dafür sein, daß er diese Anleitungen, die zugleich eine erneute Mahnung sind, geschrieben hat.

P. Diebolder will den Pfarrer einführen in die Art, wie er die Geschichte seiner Pfarrei abzufassen hat. Wenn diese Anleitung in möglichst umfassenden Fragebogen gegeben wird, so ist das sehr zu begrüßen. Wenn nur zunächst das Interesse überhaupt geweckt wird. Dafür eignet sich die Führung einer Pfarrchronik, für welche Diebolder wieder die wesentlichsten Momente hervorhebt. Manche Geistliche hätten die Muße, um sich in die Pfarrei- und Ortsgeschichte einzuführen. Daß diese sehr lebendig gestaltet werden kann, zeigt schon diese kurze Anleitung von P. Diebolder, der selbst seit Jahren als Pfarrer viel für die sarganserländische Heimatgeschichte getan hat.

O. Vasella.

Heussi, Dr. Karl. Kompendium der Kirchengeschichte. 8. verbesserte Auflage. XII-519 SS. Tübingen, Mohr. 1933.

Der 7. Auflage folgt bereits nach 3 Jahren eine neue verbesserte Auflage, ein Beweis, daß sich dieses Handbuch bei den protestantischen Theologen einer großen Wertschätzung erfreut ; für dieselben bietet es auch große Vorteile ; die Vorzüge der 7. Auflage zeichnen auch die vorliegende aus, die mit Recht eine verbesserte genannt wird. — Schwierige Fragen führt der Verfasser klugerweise als Probleme auf, ohne eine Lösung zu geben, z. B. bei der Persönlichkeit des Erlösers. — Bei den Literaturangaben wird auch die katholische berücksichtigt — aber der Geist ist streng protestantisch und hie und da sehr einseitig ; so werden z. B. die Arbeiten von Janssen und Denifle als « blind parteiische Kirchengeschichtsforschung » hingestellt ! Von der Lage der Kirche im « Dritten Reich » sagt derVerfasser zurückhaltend : « Mit dem Erstarken der politischen Partei der Nationalsozialisten wuchs auch die kirchenpolitische völkische Strömung mächtig an und suchte nun unter der Bezeichnung « Deutsche Christen » auf dem Wege über die kirchlichen Wahlen kirchlichen Einfluß zu gewinnen » (S. 484) ; über die Lage der katholischen Kirche und über das mit Rom geschlossene Konkordat wird nichts gesagt.

P. *M. Knar* O. P.

Jordan, Dr Jos. A travers les siècles. T. I : *De l'Antiquité à la Révolution française.* (Collection d'enseignement pratique.) Fribourg, Fragnière Frères. 1933. 502 p. 8 fr. 50.

Le passé de mon pays. Esquisse de l'évolution politique, économique et sociale de la Suisse, 2me édition revue et augmentée. Fribourg, Imprimerie St-Paul. 1932. 212 p. 3 fr. 50.

« Les établissements d'instruction secondaire de nos contrées romandes, remarque M. J. Jordan dans la préface d'*A travers les siècles*, n'ont pas de manuel d'histoire générale qui réserve à la Suisse sa véritable place, en mettant en évidence le rôle qu'elle a joué dans le monde et les influences

qu'elle a subies ; de même, ils n'en possèdent pas qui exposent le développement économique parallèlement à l'histoire politique et à l'évolution de la civilisation. » C'est pour répondre à ce très réel besoin que l'auteur a écrit ce nouveau manuel d'histoire, qu'il caractérise lui-même en ces mots, placés en sous-titre à la première page : « Ce qu'un Suisse voit d'intéressant dans l'histoire du monde civilisé, de son pays en particulier, au point de vue politique, économique, social, religieux et artistique. » L'ouvrage comprendra deux volumes : le premier, seul paru à cette date, nous conduit depuis l'antiquité jusque vers la fin du XVIIIme siècle, tandis que le second, qui sortira de presse l'année prochaine, poursuivra cette histoire depuis la Révolution française jusqu'à nos jours, avec plus de développement, comme l'énoncé du contenu le laisse deviner et en entrant dans plus de détails.

Songeant tout d'abord à ses élèves de l'Ecole de commerce du Collège Saint-Michel, à Fribourg, M. Jordan a consacré quelques pages à l'histoire économique de chacune des époques étudiées. Il présente en petit texte ces paragraphes, que pourront omettre les élèves des gymnases ou des écoles normales. Il a, de plus, imprimé en italiques ou même en caractères gras les phrases sur lesquelles il a voulu attirer l'attention ou qui forment comme le résumé de tout un chapitre. La présentation est de la sorte fort claire et le livre parfaitement adapté à son but, qui est d'être un manuel pour les classes secondaires, suffisamment complet, sans cependant descendre dans les détails ni dans la discussion des faits controversés. Il suffit d'ailleurs de parcourir le volume pour constater que la rédaction adoptée et que les formules choisies ne l'ont pas été sans sérieuse réflexion, de manière à donner aux élèves une synthèse impartiale, s'inspirant nettement, dans les appréciations, de l'esprit catholique, mais n'hésitant pas, d'autre part, à reconnaître les taches ou les points faibles de certaines périodes. Au lieu de multiples illustrations : portraits, châteaux ou maisons historiques, etc., M. Jordan n'a inséré dans son livre que des cartes : les unes dessinées par M. le Dr Gaston Michel, professeur de géographie au Collège Saint-Michel, les autres empruntées à divers manuels. Ces cartes, nombreuses et très claires, ajoutent grandement à la valeur de l'ouvrage et contribueront à le faire apprécier par d'autres que des étudiants de collège.

Conçu exactement d'après les mêmes principes — avec toutefois les cartes en moins — *Le Passé de mon Pays*, du même auteur, parvenu déjà à sa deuxième édition, est un manuel d'histoire suisse ou, plus exactement, une esquisse de l'histoire de notre pays, dans laquelle M. Jordan, comme il le dit lui-même, au lieu de se borner à la politique et au récit des batailles, a tenu à faire ressortir aussi la transformation de la société et de sa civilisation, et s'est appesanti surtout sur la période moderne, qui nous intéresse de plus près, explique l'époque à laquelle nous vivons et contribue à la formation civique et sociale dont la jeunesse a actuellement tant besoin.

Pour nous conformer au désir exprimé par l'auteur, voici, en nous bornant à l'histoire religieuse, quelques corrections que nous nous permettons de lui suggérer en vue d'une réédition. *A travers les siècles*, p. 71 : Constantin n'a certainement reçu le baptême que quelques mois avant sa mort, soit

en 337, et non pas déjà en 321. — P. 87 : Même à l'époque des persécutions, le service religieux ordinaire, le culte eucharistique du dimanche en particulier, n'a jamais eu lieu dans les catacombes ; tout au plus, y a-t-on célébré des services funèbres et, à partir du milieu du IIIme siècle, l'anniversaire d'un martyr qui y était enterré. — P. 120 : La fondation du couvent de Saint-Gall est due en réalité à saint Othmar et se place donc un siècle environ après la mort du disciple de saint Colomban dont il a immortalisé le nom. — P. 256 : Il semble tout à fait invraisemblable que le siège épiscopal de Windisch ait été transféré à Constance, qui n'appartenait ni à la même *civitas* ni même à la même province que Vindonissa. — P. 264 : Il n'est pas tout à fait exact de dire que, parmi les Papes du Grand Schisme, Grégoire XII, le pape de Rome, ait le premier donné sa démission : son désistement fut prononcé, par son mandataire, le 4 juillet 1415, à la XIVme session du concile de Constance, tandis que la démission de Jean XXIII, suspendu déjà par le Concile le 14 mai, avait été obtenue — ou arrachée — dix jours plus tard et sa déposition proclamée le 29 mai, à la XIIme session. — *Le Passé de mon Pays*, p. 23 : Saint Bernard de Menthon étant mort en 1081, la fondation de l'hospice du Grand Saint-Bernard ne saurait être placée en 920. — P. 24 : Le couvent de Disentis ne semble dater que du milieu du VIIIme siècle, et il ne faut pas prêter à saint Benoît l'intention de fonder l'*Ordre* des Bénédictins : il ne rédigea sa règle, à proprement parler, que pour le Mont-Cassin. — P. 25 : Ce n'est pas au XIIIme siècle que les moines des Ordres mendiants devinrent les « dévoués auxiliaires du clergé paroissial ». Ce dernier, tout d'abord, et encore au XIVme siècle, s'opposa en général énergiquement à cette collaboration, taxée d'accaparement intéressé. — P. 97 : Ni saint François de Sales, ni sainte Jeanne de Chantal n'ont songé à l'instruction des jeunes filles comme but proposé à l'Institut des Visitandines — remarque ne visant nullement, est-il besoin de le dire, à critiquer les couvents de la Visitation qui se sont, dans la suite, adonnés à cette bienfaisante activité.

L. Wæber.

Schmid Bernhard. Das Zisterzienserkloster Frienisberg. Bern, Buchdruckerei Baumann. 1933. Bd. I. 192 S. (1933).

Frienisberg liegt im Kt. Bern, Gemeinde Seedorf. Das Kloster wurde 1131-1138 von Lützel aus gegründet, 1528 säkularisiert. Im XIII. Jahrhundert erlebte die Abtei einen raschen Aufschwung. Die « grauen Mönche » hatten Besitzungen im Rebgelände des Bielersees bis auf die ersten Höhen des Jura.

Die Quellen für die hier behandelte Zeit von 1138-1300 waren in den Fontes rerum Bernensium, Bd. I u. II, größtenteils schon herausgegeben. Wesentlich neue Resultate liegen zwar nicht vor, hingegen ist nun das Material in umfassender Weise zusammengestellt und vor allem sind bisher unbeachtete Zusammenhänge klar gelegt worden. Neben den wirtschaftlichen und rechtlichen Verhältnissen ist insbesondere das Zisterzienser-

mönchtum weitläufig zur Darstellung gekommen (vgl. S. 27-56). An sich bieten die historischen Quellen über Frienisberg wenig allgemein typisch Zisterziensisches. Verf. wertet durch weitgehende Analogien die gesamte Mönchsgeschichte aus. Daraus wird man ihm insofern keinen Vorwurf machen, als das Buch, wie ausdrücklich (S. IV) betont wird, für protestantische Leser, denen Einrichtungen und Gebräuche der katholischen Kirche fremd sind, bestimmt ist. Die allgemeinen Linien des damaligen Mönchtums sind gut gezeichnet und Schmid ist, da schon seit Jahren in der bernischen Stadt- und Hochschulbibliothek tätig, mit der Literatur sehr vertraut. Hoffentlich folgt bald der zweite Band über die Jahre 1300-1528 samt Vorsteherliste, einer topographischen Karte der Klosterbesitzungen sowie dem Register.

Iso Müller.

Henggeler Rudolf. Profeßbuch der fürstlichen Benediktinerabtei Unserer Lieben Frau von Einsiedeln. Im Selbstverlag des Stiftes.

Vor uns liegt der 3. Band des Monasticon Benedictinum Helvetiae. Das Buch ist die Ehrengabe der historischen Wissenschaft an das altehrwürdige Kloster Einsiedeln, verfaßt von einem seiner eigenen Söhne. Als Einleitung dient eine kurze Darstellung der Gründungsgeschichte des Klosters, verbunden mit dem Exkurs über die Quellen zum Leben des hl. Meinrad, sowie ein Abschnitt über die Geschichtsschreibung im Stifte Einsiedeln. Das eigentliche Profeßbuch umfaßt: I. die Äbte von Einsiedeln; II. die Professen bis 1526; III. die Professen seit 1526; in einem Anhang werden noch die Nonnen des Benediktinerinnenklosters Fahr aufgezählt, weil dieses Kloster im XII. Jahrhundert von Einsiedeln errichtet wurde und seither unter dem Abt von Einsiedeln gestanden ist.

Die Anerkennung, die den ersten beiden Bänden des Mon. Ben. Helv. gezollt wurde, gebührt in vollem Maß auch diesem dritten Band. Es ist das Werk desselben bewundernswerten Bienenfleißes, derselben nie erlahmenden Kraft, desselben augenfälligen Spürsinnes. Die biographischen Notizen über die einzelnen Mitglieder des Klosters umfassen alles irgendwie Erreichbare und Wünschenswerte. Wenn einer schriftstellerisch tätig gewesen war, werden alle seine Arbeiten angeführt. Ein Kloster, das über alle, die ihm seit 1000 Jahren angehörten, so ausführlich und nahezu lückenlos Bescheid geben kann, ist zu beneiden. Wir können uns wohl vorstellen, daß die heutigen und späteren Einsiedler Mönche mit großer Spannung in diesem « Ahnenbuch » lesen werden. Aber auch für den Fernerstehenden, sei er Geistlicher oder Laie, ist es von Reiz, in einem solchen Buche zu blättern. Es ließe sich manches sagen vom Reichtum und der Fülle des Stoffes, aber darauf kommt es hier nicht in erster Linie an. Wir fragen nach dem Wert des Werkes für die Geschichte. Und dieser ist bedeutend, vor allem für die Geschichte des Klosters und des Landes, darüber hinaus auch für die heute wieder aufgekommene Familienforschung und Stammeskunde.

Der einleitende Abschnitt über die Gründungsgeschichte ist zwar kurz

gehalten, könnte aber ohne Schaden des Ganzen noch mehr zusammengezogen werden. Wenigstens sollten einzelne Stellen, z. B. der Exkurs über das Todesjahr Meinrads (S. 12) in einer Anmerkung untergebracht werden, damit der Fluß der Erzählung nicht leidet. S. 12 heißt es : « Aus der Lebensbeschreibung scheint hervorzugehen, daß noch andere fromme Männer in dieser Gegend lebten. » Der Ausdruck « scheint » ist unberechtigt, da ja die Tatsache angegeben wird : « necnon et aliis religiosis viris. » S. 13 : « Erst 1073 erscheint zum ersten Male der deutsche Name Einsiedeln. » Wo erscheint dieser Name zum ersten Male ? Vielleicht in den im vorhergehenden Satz ganz allgemein erwähnten « Kaiserurkunden des X. und XI. Jahrhunderts » ? Aber in welcher von diesen Urkunden ? Es werden wohl später S. 29 verschiedene Urkundenangaben erwähnt ; aber man wünscht schon hier einen genauen Hinweis. Noch an einigen andern Stellen wäre genauere Quellenangabe erwünscht. Die Liebe zum eigenen Heim war es wohl, die den R. P. Henggeler bewogen hat, eine so überreiche Literatur, wie sie SS. 29-58 zusammengestellt ist, aufzusuchen und aufzuzählen. Ein sehr großer Teil der angeführten Arbeiten dürfte und sollte weggelassen werden, weil sie weder etwas Neues vermitteln noch das Alte in besonders anziehender Form wiedergeben. Der Verf. sagt selbst S. 21 : « Nur wenige Erscheinungen machen auf streng wissenschaftlichen Charakter Anspruch. » Warum ist aus dieser Einsicht nicht die Konsequenz gezogen worden ? Dem Werke ist eine größere Zahl guter Illustrationen (Äbte, Bischöfe und Klosteransichten) beigegeben. Papier und Druck aus der Graphischen Werkstätte Eberhard Kalt-Zehnder in Zug sind vortrefflich. Wir schließen unsere Besprechung mit dem Wunsche, daß es dem verdienten Verf. vergönnt sein möge, nicht nur die noch fehlenden Profeßbücher für die schweizerischen Benediktinerklöster herauszugeben, sondern auch die von seinem Ordensbruder P. Odilo Ringholz angefangene Geschichte des Klosters Einsiedeln weiterzuführen.

Paul Hildebrand.

Veit, Dr. Ludwig Andreas. *Die Kirche im Zeitalter des Individualismus ; 2. Hälfte : Im Zeichen des herrschenden Individualismus, 1800 bis zur Gegenwart.* (Kirchengeschichte, herausgegeben von J. P. Kirsch. IV. Band, 2. Hälfte.) XI-515 SS. Freiburg, Herder. 1933.

Der 4. Band der bekannten Kirchengeschichte von J. P. Kirsch liegt nun vollständig vor, und es wäre sehr zu wünschen, daß auch der 2. und 3. Band bald folgen würden.

Die vorliegende 2. Hälfte des 4. Bandes behandelt die Zeit von 1800 bis zur Gegenwart und charakterisiert diese als die Zeit des herrschenden Individualismus.

Im 1. Buch (S. 4-32) kommt zur Darstellung die « Episode der Napoleonischen Diktatur in Staat und Kirche », welche die folgende Entwicklung stark beeinflußte.

Das 2. Buch (S. 33-224) gibt einen ausgezeichneten Überblick über die Lage der Kirche inmitten des ganzen modernen Lebens ; die Kirche

muß sich auseinandersetzen mit den staatlichen Umwälzungen — mit Indifferentismus, Liberalismus, Philosophismus, Sozialismus und Kommunismus ; in diesem Rahmen wird das ganze äußere und innere Leben der Kirche eingehend geschildert.

Daran schließt sich im 3. Buch (S. 225-427) die Geschichte der katholischen Kirche in den einzelnen Ländern : die Kirche in Europa, Amerika, Afrika, Asien, Australien und Ozeanien ; in interessanter Weise werden die kirchlichen Verhältnisse in den Staatenschöpfungen des Weltkrieges dargestellt und hier auch die Vatikanstadt und die Lösung der römischen Frage behandelt.

Abschließend bringt das 4. Buch (S. 428-485) die Geschichte des Protestantismus, der Orthodoxen Kirche und des neuzeitlichen Sektenwesens.

Die weise beschränkten Literaturangaben werden durch den beigegebenen wertvollen Anhang : « Zur wissenschaftlichen Handbibliothek für den katholischen Kirchenhistoriker der neuesten Zeit » (S. 490-494) vervollständigt ; ein gutes Register erleichtert die Benützung des Werkes.

Man muß Veit aufrichtig dankbar sein, daß er uns in so kurzer Zeit die Neubearbeitung der Kirchengeschichte von Hergenröther-Kirsch und damit das beste und ausführlichste Handbuch der neuesten Zeit gegeben hat, und zwar wie der Verfasser mit Recht sagt « ein wissenschaftlich wohlfundiertes Lesebuch der Kirchengeschichte, das nicht, wie üblich, sich am Schluß zur Gesamtbetrachtung erhebt, sondern in großer Synthese zur Durchschau der Zeiträume schreitet, um so den Gebildeten in das Verständnis der Zeit zu führen ». (Vorwort.)

Wenn bei der Darstellung der Kirche im neuen Italien auch das Verhältnis von Faschismus und Kirche besprochen wird, hätte man gerne auch etwas gehört über Kirche und Nationalsozialismus ! — Wenn bei der Übersicht über die katholischen Hochschulen und Universitäten gesagt wird : « Als Ansatz einer katholischen Universität *in* Deutschland kann die Universität *Salzburg* gelten », so ist wohl der Wunsch berechtigt, daß Salzburg immer in Oesterreich bleibt und seine Universität eine katholische, deutsche aber österreichische Schöpfung sei und bleibe ! — Und beim Hinweis auf die literarische Tätigkeit der katholischen Universitäten und ihre Publikationen hätte Freiburg i. d. Schweiz auch eine Erwähnung verdient (s. S. 168).

Im übrigen kann man nur wünschen, daß diese beste Kirchengeschichte der neuesten Zeit den verdienten Erfolg habe und noch manche verbesserte Auflage erlebe.

P. *M. Knar* O. P.

Gustav Schnürer und J. M. Ritz, Sankt Kümmernis und Volto Santo. Forschungen zur Volkskunde, herausgegeben von Georg Schreiber, Heft 13 bis 15, mit 124 Abbildungen. Verlag L. Schwann, Düsseldorf 1934.

Im Jahre 1902 veröffentlichte Schnürer eine Arbeit über die Kümmernisbilder als Kopien des Volto Santo von Lucca. Seither ging er noch in 9 weiteren Aufsätzen den Spuren der hl. Kümmernis nach, und heute legt

er den ganzen Fragenkomplex in einem stattlichen, mit vielen Bildern geschmückten Buche in abschließender Form vor.

Der Inhalt des Buches ist folgender. In Lucca kommt am Ende des VIII. Jahrhunderts die Verehrung eines eigenartigen Kruzifixes auf, das 782 aus Spanien herübergebracht worden war und das noch heute sehr verehrt wird. An einem hölzernen Kreuz hängt eine 2 ½ m hohe, bärtige Erlöserfigur. Die Luccheser haben den Volto Santo (Vultus Sanctus), wie sie die Figur nennen, mit kostbaren Stoffen und Schmuck bekleidet und ihm eine reiche Krone aufs Haupt gesetzt, denn es ist das Bild des « Rex tremendae maiestatis ». Durch Kaufleute, Pilger, Soldaten und Studenten, die nach und von Lucca kamen, wurde die Verehrung des Volto Santo verbreitet, Kopien davon nach verschiedenen Ländern gebracht und dort wieder kopiert mit Variationen. An einem Ort, wo solch eine Kopie des Volto Santo war, verlor sich mit der Zeit die Kenntnis von der Herkunft und der Bedeutung des Bildes. An den gekreuzigten Erlöser dachte man nicht mehr, weil man längst gewohnt war, ihn sich nackt, nur mit einem Lendenschurz bekleidet, vorzustellen. Das betreffende Bild aber wies eine lange, bis zu den Füßen reichende Tunika mit Ärmeln auf. Es mußte also wohl eine weibliche Heilige sein. Aber der Bart und die Krone ? Hier schießt nun die Volksphantasie ins Kraut und findet schließlich folgende Legende. Ein heidnischer König hatte eine schöne Tochter. Ein fremder, heidnischer Prinz warb um sie. Die Umworbene aber war Christin, wollte den Heiden nicht heiraten und bat Christus, ihr zu helfen, damit sie die Jungfräulichkeit bewahre. Und ein Wunder geschah. Über Nacht wuchs der Jungfrau ein Bart, der ihr schönes Antlitz entstellte. Der Vater, über diese Entstellung erschrocken und über das Bekenntnis zum Christentum erbost, ließ seine Tochter kreuzigen. Also : das Bild stellte eine Königstochter dar, der durch Christi Gnade zum Schutze ihrer Reinheit ein Bart gewachsen war, und die sich für Christus hatte kreuzigen lassen. Wer zu dieser Heiligen betete, wurde von Sorgen befreit ; daher nannte man sie im Niederdeutschen Sinte Ontkommer, die Heilige, die « entkümmert », von Kummer entlastet. Oder man nannte sie auch die tapfere, die starke Jungfrau, Virgo fortis, woraus Wilgefortis wurde. Aus Ontkommer wird Onkommer, Ohnkummer, dann fällt die Vorsilbe weg, es bleibt noch Commere, Commerina usw. ; in Deutschland finden wir Kumeria und besonders Kümmernis. Auch der Name Liberata kam auf als Übersetzung zu Ohnkummer.

An einem andern Orte, an dem man das Volto Santo-Bild auch nicht mehr recht verstand, wegen des Bartes aber doch an eine männliche Person glaubte, meinte man, es sei das Bild irgend eines Heiligen, der dem bedrängten Beter in der Not helfe, und nannte ihn Helper (Helfer), Hulpe, Gehülfe ; so kam man also zu einem hl. Helper oder auch Sanctus Helpericus. Soviel behauptet und beweist Schnürer : weil man das Bild des Volto Santo von Lucca nicht mehr verstand, schuf die Volksphantasie eine hl. Kümmernis und einen hl. Helper. Und die Verehrung dieser beiden Heiligen fand weite Verbreitung.

Die älteste schriftliche Erwähnung der hl. Onkommer oder Wilgefortis

begegnet uns in einer Urkunde der Kollegiatkirche zu Cleve vom 20. Mai 1419. Ein Vergleich der älteren Legendentexte ergibt, daß alle aus dem XV. Jahrhundert stammen; alle haben ihre Wurzeln in den deutschen Gegenden der Niederlande. Der Ursprung des Kümmerniskultes ist in der holländischen Hafenstadt Steenbergen zu suchen. Von dort aus fanden das Bild und die Legende der hl. Kümmernis Verbreitung auch außerhalb der niederländischen Grenzen, besonders in Süddeutschland. Für dieses Gebiet spielte eine besondere Rolle Neufahrn bei Freising. Wie kam die Legende nach Deutschland? Der bis jetzt allein bekannte Kanal sind die Martyrologien. Mit der skizzierten Legende von der hl. Kümmernis verbreitete sich auch die Sage vom Spielmannswunder. Ein fahrender Musikant, der in Verehrung vor dem Heiligenbild kniet und spielt, erhält zum Lohn für sein frommes Spiel von der Heiligen einen ihrer silbernen Schuhe zugeworfen. Dieses Spielmannswunder gehört ursprünglich zum Kranz von Legenden, der sich um den Volto Santo gebildet hatte.

Da Lucca für das Bild der hl. K. Ausgangspunkt ist, wird man es begreifen, daß Schnürer sich auch um den Volto Santo sehr interessiert und sowohl der Herkunft des geschnitzten Bildes als auch den ältesten Legenden darüber nachgeht. Nach den Abhandlungen über die Legenden der bärtigen Königstochter, über die verschiedenen Namen der Heiligen, über die Salvator- oder Gehilfenbilder, über den Volto Santo und seine Legende und über das Spielmannswunder folgen noch zwei sehr ausführliche Kapitel über die Ausbreitung des Volto Santo- und Kümmerniskultes. Das Material stammt aus den Niederlanden, aus Deutschland, Österreich, Böhmen, Italien, Frankreich, England, Spanien, Polen, Kroatien. Auch die Schweiz liefert verschiedene wertvolle Objekte.

Die ganze Beweisführung ist sehr solid fundiert. Die Untersuchung der ältesten Legenden sowohl für die hl. K. wie für den V. S. bietet Schnürer reichlich Gelegenheit, seine Akribie in der Textvergleichung zu zeigen. In mustergültiger Weise wird das Abhängigkeitsverhältnis der einzelnen Manuskripte voneinander geprüft, ihre Glaubwürdigkeit untersucht, jedes Wort nach allen Regeln der Philologie unter die Lupe genommen, sogar Tonfall und Reim finden Beachtung. Wo ein neuer Name, ein neuer Begriff auftaucht, geht Schnürer ihm nach. Es finden sich viele reizvolle Einzelheiten, die nicht im engsten Sinn zum Kümmernisproblem gehören, die aber im Rahmen dieses Buches doch nicht unangebracht sind. Wir erinnern nur an den Bedeutungswandel im Wort Volto di Lucca bis zu godelureau (S. 199), an den Exkurs über die mittelalterlichen Spielleute (161) oder an Dante und die Geldwechsler von Lucca (181 f.).

Es sind ganz unwesentliche Sachen, die man an diesem Werke aussetzen könnte. Bei der Trennung der Arbeit in eine Untersuchung über die Legenden und eine solche über die Ausbreitung des Kultus unterliefen gelegentlich unnötige Wiederholungen, z. B. die Notiz über Wichmans von Tongerloo, S. 11 und S. 253. Da sehr viele Bilder angeführt und beschrieben werden, fragt man sich, ob nicht des Guten zu viel geschehen sei, ob es nicht genügt hätte, wenn weniger Bilder so detailliert beschrieben worden wären. Wer S. 161 gelesen hat, daß die lockeren fahrenden Spielleute überall zu finden

und auf den Pfalzen der Könige, der Fürsten und Bischöfe und in den Refektorien der Klöster meist willkommen gewesen seien, stutzt etwas, wenn es dann auf S. 162 heißt: « Dort, wo man auf strenge Zucht und Sitte hielt, wollte man aber von den Spielleuten nichts wissen. » Schnürer zeichnet nicht allein als Herausgeber. Sein Mitarbeiter ist Dr. J. M. Ritz, Konservator in München. Schnürer erwähnt im Vorwort dankbar die Zusammenarbeit. Einzelne Abschnitte lassen sich ganz klar als Arbeit des einen oder andern Verfassers ausscheiden ; so ist ohne weiteres die Untersuchung über die schriftlichen Quellen Schnürer zuzuschreiben, während der Abschnitt über die Kruzifixbilder (S. 147 ff.) als sehr wertvoller Beitrag des Mitarbeiters anzusehen ist, und bei der Auswahl und Anordnung der vielen Bilder hatte sicher der zukünftige Kunsthistoriker ein gewichtiges Wort. Aber manchmal ist die Ausscheidung des Anteils beider Herren doch unmöglich. Für den Kritiker liegt in dieser Unsicherheit der Beurteilung etwas Unbefriedigendes.

Daß es eine Notwendigkeit war, die Entstehung des Kümmerniskultes aus der Verehrung des Volto Santo an Hand eines reichen, wohlgesichteten Materials mit überzeugender Klarheit nachzuweisen, zeigen die verschiedenen falschen Deutungen, die bis in die jüngste Zeit hinein auftauchten. Die heidnische Mythologie der Juden, Ägypter, Römer, Kelten und Germanen wurde zur Erklärung beigezogen (vgl. S. 4 f.). Uns persönlich scheint es der Mühe wert zu sein, solche Ansichten zu widerlegen, obwohl wir sie nicht für sehr gefährlich halten, weil es gelehrte Konstruktionen sind und in der Phantasie und im Gemüte des Volkes keine Nahrung finden — wenn nicht germanisch-mythologische Ideen durch behördlichen Zwang verbreitet werden. Indessen ist es wohl auch wichtig, gegen falsche, absolut unkritische Anschauungen im christlichen Volke selbst aufzutreten, um die Würde Gottes und die richtige Heiligenverehrung zu wahren. Wir brauchen nicht zu Erfindungen zu greifen, wo wir doch eine Fülle herrlicher Heiligengestalten haben, die auf sicherem Boden stehen. Daß der Schritt vom Volto Santo zur hl. Kümmernis ein Abstieg war, wird niemand leugnen. Das Studium dieses Buches, einer sehr wertvollen Bereicherung der hagiographischen Literatur, ruft einem verständnisvollen, modernen Werk über den Heiligenkult im allgemeinen, im besonderen über die Psychologie der Heiligenverehrung. Das ist es, was Schnürer auch empfindet, und was er S. 313 schön sagt: « Es lockt, zu den letzten Gründen für diese Tatsachen hinabzusteigen, die Seelenlage zu erkennen, aus der heraus solche geschichtliche Erscheinungen möglich wurden ».

Paul Hildebrand.